

RETRANSCRIPTION DE L'ENTRETIEN AVEC JULIEN COURBET

(ANIMATEUR DE L'ÉMISSION ÇA PEUT VOUS ARRIVER)

Prise de son : Micro intégré mac book pro

Durée : 27'09 min

Lieu : RTL, rue Bayard, Paris

Date : 29 janvier 2010

BS : Blandine Schmidt

JC : Julien Courbet

BS : Alors est-ce que vous pourriez vous présenter dans un premier temps ?

JC : Je m'appelle Julien Courbet. J'ai 44 ans. Je viens de Bordeaux. J'ai fait un IUT technique de commercialisation. À 21 ans, alors que j'étais en deuxième année de fac, j'ai découvert la radio libre grâce à un ami qui m'a emmené dans sa petite radio voir comment il travaillait, enfin il était bénévole à l'époque. J'ai vraiment eu le coup de foudre à ce moment là. J'ai eu mon diplôme. J'ai décidé de ne pas rentrer dans la vie active et de faire de la radio associative. Les choses ont été super vite. Deux mois après, j'avais un petit contrat qui était payé une misère mais qui était quand même un contrat sur une petite radio libre sur Bordeaux. Je suis passé d'une radio libre à une autre radio libre. Et puis, France 3 Aquitaine a fait passer une sorte de casting pour un animateur qui devait venir une fois tous les quinze jours pour présenter un clip. J'y ai été. Et puis, les choses se sont emballées. Bref pendant huit ans, j'ai fait France 3 Bordeaux où j'ai animé toute sorte de choses qui n'ont strictement rien à voir avec la consommation d'ailleurs : un magazine culturel aquitain, émission de surf, jeux, etc. Et parallèlement, je faisais de la radio musicale Fun radio, NRJ, etc. Un jour, j'envoie une cassette... J'ai envoyé des cassettes à tout le monde, personne ne m'a répondu sauf un : Jacques Martin qui me prend dans son équipe pendant un an. Je laisse tout tomber à Bordeaux, je monte à 28 / 29 ans à Paris. Parallèlement, je suis pris sur NRJ Paris et au bout de un an de Jacques Martin, Gérard Louvin me téléphone, producteur de « Sacrée Soirée », grand producteur de TF1 : « Voilà je cherche un numéro deux pour Foucault. J'ai Foucault qui est mon animateur emblématique et je cherche un petit peu la relève. » Moi à ce moment

là, je me pose la question, j'avais huit années d'animation derrière moi. Chez Martin, c'est vraiment du sketch, de l'imitation. Donc, c'était soit je partais faire du *one man show*, soit je changeais d'axe soit je gardais l'acquis d'animation que j'avais. Donc j'ai laissé tomber l'équipe de Jacques Martin pour rejoindre Gérard Louvin. Et là, rapidement, « Sans aucun doute » est arrivé au bout d'un an à peu près. Et puis les radios, RMC et RTL et puis maintenant la stabilité. Ça fait quinze, seize que je fais... « Sans aucun doute » s'est arrêté, mais ça fait quinze, seize ans que je fais des émissions comme celle-ci. J'ai un peu changé l'année dernière. Et RTL, 10 ans.

BS : Vous êtes arrivé à RTL avec l'émission « Ça peut vous arriver » ?

JC : Non. RTL c'était un jeu. Quand je suis arrivé à RTL, c'était assez bizarre. Il y avait une direction. En fait, les choses étaient très claires. On vous reçoit et on vous dit : « tout le monde rêve de rentrer sur RTL ». Je connais plein d'animateurs de radio en France qui n'aient pas envie un jour d'aller sur RTL. Donc, on accepte absolument tout. Nous quand on est arrivé, ils ont été très clairs avec moi. Ils m'ont dit : « voilà, chez nous c'est pas comme à la télé. On ne choisit pas le concept. On arrive dix minutes avant, on ne nous demande surtout pas d'arriver avant et de préparer l'émission. Il y a des équipes qui préparent. Et quand c'est terminé, vous partez. Vous allez vous changer les idées ». Et donc, c'était un jeu une première année. Un autre jeu la deuxième année. Je ne vous cache pas que je n'étais pas... Les jeux ne me transcendaient pas mais j'étais sur RTL. J'animais, je faisais mon boulot. Et ce qui a fait que l'on est parti là dessus c'est le fait qu'ils ont eu la bonne idée de virer Philippe Bouvard à une époque pensant qu'il fallait rajeunir l'antenne. C'était une catastrophe industrielle. Non seulement la tranche de Philippe Bouvard s'est écroulée mais en plus les auditeurs l'ont fait payer à toute la grille. Ils sont partis de toute la grille. Et RTL qui était archi *leader* mais avec une avance indécente sur le deuxième est devenue deuxième radio de France, NRJ est passée devant. Il y a un branle-bas de combat. C'est vraiment limite un accident industriel. Un nouveau patron est arrivé, Robin Leproux qui a eu la bonne idée de réunir les animateurs qui n'étaient pas tellement concernés. On n'était pas malheureux. Mais les animateurs sont à leur place et les équipes dirigeantes à la leur. Mais lui a dit : « les animateurs c'est quand même eux qui vont au charbon tous les matins, peut-être qu'on peut leur demander leurs avis. Il me convoque et je lui dis : « voilà, je trouve que RTL le matin c'est un peu radio bingo ». On joue avec Nagui, on enchaine avec Fabrice qui n'est plus là maintenant mais qui était animateur à l'époque, on joue et j'arrive derrière et on rejoue. Si on écoute RTL toute la matinée, c'est première manche bingo, joker, deux points, six mille euros, quatre mille euros... Alors je lui dis : « pourquoi ne pas faire un talk show le matin. Cela n'a jamais été fait sur RTL. Moi je fais « Sans aucun doute ». J'ai une image de défense du consommateur. Je peux faire ça. » On était mardi et il me dit : « est-ce que tu peux être prêt lundi ? ». Et en

trois jours, j'ai monté ça. Et après on a peaufiné tout ça. En fait, cela fait douze ans que je suis sur RTL et onze de « Ça peut vous arriver ».

BS : Est-ce que c'était vraiment de votre initiative ou y avait-il une demande de la part des auditeurs de la station d'avoir...

JC : Non, je pense qu'à ce moment là il n'y avait pas de demandes particulières. Mais peut-être que les auditeurs l'attendaient... Mais alors là... Je vous dis, cela s'est fait en quatre jours. Ça a répondu à un accident industriel où j'ai proposé ça. Mais ceci étant dit, cela avait déjà été fait à la radio et sur RTL. Il y a eu Pierre Bellemare qui a été l'ancêtre de tout ça : « Le pot de terre contre le pot de fer », « On peut faire quelque chose pour vous ». Il y en a eu plein des émissions comme ça. Mais ils avaient laissé tomber car ils étaient vraiment rentrés dans un *trip* émission divertissante / jeux.

BS : La thématique, vous l'avez choisie parce que c'est ce que vous saviez faire ?

JC : Bien sûr, oui le fait de défendre les consommateurs. Et pour être homogène parce qu'à un moment donné, c'est vrai que c'était quand même le grand écart entre ce que je faisais le matin et ce que je faisais à la télé le soir. La seule différence c'était qu'à la télévision le soir, je faisais des cas vraiment très lourds, d'urgence absolue et la radio, je pense que l'on peut faire la même émission mais en plus *light* avec des petits problèmes au quotidien. Mais je savais faire. J'avais les équipes. C'est pour ça que cela a été très vite, j'ai trouvé les gens pour...

BS : Comment avez-vous trouvé le titre de l'émission ?

JC : Ça ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, c'est eux. Je ne sais plus comment je voulais l'appeler, mais c'est eux qui on dit que ça allait s'appeler : Ça peut vous arriver.

BS : Est-ce que pour vous cette émission répond à une mission de service public ?

JC : Quelque part oui. Quelque part elle répond à une mission de service public. Maintenant vous savez, le service public c'est très large. Ce que je vais vous dire là dessus de précis c'est que moi je ne cherche pas, et je l'assume complètement, à élever le débat dans le style : « Je vais vous apprendre les rouages de la consommation, je vais aller chercher derrière ce qui se passe » et je ne suis pas non plus dans la consommation : « Y a-t-il trop de sucre dans le jus d'orange, etc. ». Ce n'est pas mon créneau. Mon créneau à moi, c'est de dire : « Je vais être le miroir de ce que vous vivez au quotidien. Parce que je veux que ça se sache et que les grosses entreprises sachent ce que vous vivez. Donc on va faire ce que vous, vous faites. Vous m'expliquez votre cas et j'appelle ». Effectivement, quand j'appelle des fois on me raccroche au nez. Quand j'appelle, ça sonne vingt sept fois et il me balade dans huit services. Quand j'appelle, j'ai face à moi un type à qui je dis : « vous voyez, c'est blanc, le mur. » Et qu'il me répond : « ah non, c'est noir ». « Attendez, on est quatre à voir qu'il est blanc. » « Non, il est noir ». Sauf que là où ça devient une mission de service public, c'est que moi je rééquilibre

juste le fait que Madame Durand au bout du deuxième coup de fil, elle laisse tomber. Parce que c'est ça aujourd'hui la réalité. C'est « attaquez-nous, bien sûr que vous avez raison, attaquez-nous ». Et il faut que je prenne un avocat et elle le fait Madame Durand. « Vous avez gagné, et bien on va faire appel ». Allez, on repart pour six mois, on va aller en cassation. Au bout d'un moment, Madame Durand, elle n'en peut plus, elle est saignée. « Négocions, Madame Durand. Vous voulez dix, on le met à cinq et on en parle plus ». C'est ça nous que nous essayons de rééquilibrer. On essaie d'avoir... Vraiment le maître mot, c'est résultat. C'est pas le débat, c'est pas le débat contradictoire : « faut-il augmenter les PV ? Les diminuer ? ». Ce n'est pas ça. C'est, il n'était pas là quand il a été flashé, on lui rembourse, basta. Ça, ça correspond à 60 % de l'émission. Et après, on a 20 ou 30 % restant qui vont nous amener à dire, « voilà comment vous... Vous avez écouté ? Alors ne vous laissez pas faire. Vous n'êtes pas tous des Julien Courbet mais ne vous laissez pas faire. Maître De Caumont, comment fait-on quand on a pas RTL ». Et après il y a 5 % où l'on peut engager une petite polémique en disant, si on nous écoute tant mieux : « arrêtez de dire aux gens qu'ils étaient à Blois quand ils étaient à table ». Il y a un système pour le faire, voilà ce que l'on propose. Mais c'est vraiment la plus petite partie.

BS : Comment vous qualifieriez la relation que vous entretenez avec les auditeurs ?

JC : Elle est très proche. C'est la plus belle des relations que j'ai pu avoir. Cela n'a rien à voir avec la télé. C'est vraiment « on va appeler notre ami Julien ». C'est vraiment le coup de main : « donne moi un coup de main ». Ce n'est pas : « j'appelle d'une institution, puis-je avoir un conseil ? Puis-je avoir un avocat ? » C'est pour ça que je tiens vraiment à ce qu'il y ait cet humour dans l'émission, que ça soit très proche du divertissement et que l'on ne se prenne pas au sérieux. Parce que je ne veux pas en faire un tribunal ou un cabinet d'avocats où on appellerait en disant : « puis-je avoir une consultation, s'il vous plaît, avec un avocat ? », « Ne quittez pas. Maître, un client pour vous ». C'est : « vous êtes ma radio depuis vingt ans, donnez moi un coup de main ». C'est en ça que c'est service public. « Moi je suis votre auditeur, qu'est-ce que vous faites pour moi ? », « on va vous aider mais en même temps on va essayer d'aider tout le monde ». Donc c'est un rapport vraiment très convivial.

BS : Justement, ce n'est pas complexe de mélanger des cas un peu graves avec...

JC : La preuve que non car je crois qu'aujourd'hui il ne faut surtout pas hésiter. Il faut arrêter de prendre... Aujourd'hui on a décidé... J'y suis pour rien mais je le déplore. Tous les médias sont divisés en deux : les animateurs d'un côté, les journalistes de l'autre. C'est comme ça à TF1, il y a la rédaction et les émissions qui ne sont faites que par la rédaction et que les animateurs ne touchent pas, ils n'ont rien à dire. Et puis, celles des animateurs. Et c'est partout pareil. Moi je pense que c'est une vaste bêtise parce qu'aujourd'hui on peut très bien mélanger dans une émission quelqu'un comme moi qui est un trublion, qui est un passeur de

plat et puis tout d'un coup s'arrêter en disant « on est suffisamment intelligent pour Maître Fellonneau » et pour avoir un témoignage. Maintenant effectivement, on fixe quand même une barre que l'on ne dépasse pas dans la dureté du... À « Sans aucun doute », il n'y avait pas cet humour. À « Sans aucun doute », il y avait une petite pointe de temps en temps. Mais pourquoi ? Car il y avait une femme qui avait perdu son gosse à l'accouchement, un père qui n'avait pas vu sa fille qui avait été enlevée par sa mère depuis six mois et un type qui avait perdu la vue dans un accident de travail. Je me vois mal... Ici, il y a le parti pris de faire sur les voitures, etc. Mais je crois qu'au contraire, cela se mélange très bien. 90 % des mails de soutien que l'on reçoit c'est : « Ce qu'il y a de sympa, c'est que... » Parce que de toute façon, ils n'écouteront pas. Si demain je me mets à faire : (voix sérieuse et austère) « Bonjour, nous avons reçu un courrier, Maître Fellonneau un conseil ? » Ils n'écouteront pas. Ils veulent se divertir à cette heure-ci. En face de moi, il y a Nagui qui fait des jeux, il y a Bern après qui débarque. On est dans le divertissement et moi j'emmène en plus, j'ai envie de vous dire, je fais un divertissement utile, un divertissement qui a du sens. Ce n'est pas des blagues pour des blagues. C'est : « je vous fais passer un bon moment et vous allez voir qu'il y a du fond ».

BS : Vous avez fait le choix de faire intervenir beaucoup d'auditeurs à l'antenne. Au final, vous pourriez décider de ne lire que les courriers et les e-mails que vous recevez. Pourquoi choisir de faire intervenir autant les auditeurs ?

JC : Le principe de l'émission c'est de régler leur cas. Donc quand un cas est réglé, j'en prends un autre. Maintenant, il m'est arrivé de n'en avoir que trois parce que le cas a duré 1 h 10.

BS : Vous pourriez prendre le cas juste en lisant le courrier de la personne...

JC : Je veux que le type en face se retrouve face à celui qui a un problème.

BS : La confrontation est importante ?

JC : La confrontation est importante parce que face à moi, un il peut dire : « de quoi vous vous mêlez. Moi je ne traite directement qu'avec elle ». C'est ce que l'on nous dit à chaque fois. « Vous avez raison, elle est là ». Et simplement quand il nous dise hors antenne : « il vous ment. Il vous a pas tout dit », « Monsieur, vous dites qu'il mentait, dites lui, votre client est là », « Quoi, comment ça se fait... », « Non, j'ai pas dit ça », « Si vous avez dit ça ». Voilà, c'est ça le principe de la médiation. On fait de la médiation. Il y a les deux parties qui sont là. Moi je suis là pour être le plus objectif possible. C'est à dire que je ne pars pas du postulat que l'auditeur a raison. Je pars du principe que l'auditeur m'a emmené des papiers qui me laisse croire qu'il a raison. Mais il faut qu'il y ait les deux, car en aucun cas... Je ne suis pas là pour me payer les marques. Si je n'avais que l'auditeur et que je n'appelais pas la marque, cela serait de la diffamation : « Renault vous a fait ça, mais c'est incroyable. C'est

vraiment des salauds chez Renault. Je le dis sur l'antenne de RTL ». Et d'un autre côté, si je ne prenais que la marque qui me disait : « Mais ce Monsieur, il vous dit pas que l'on ne sait pas d'où vient son argent ». Parce que c'est ça. Vous savez, quand une marque, des fois, pas les grands car les grands ont suffisamment de recul, les petites PME rentrent dans les histoires de famille. Pour une histoire de voiture non réparée, vous pouvez entendre : « mais il ne vous dit pas que le soit il joue au poker. J'ai entendu ». Peut être et alors. Même s'il a deux prostitués à côté, de la drogue sur la table, peut-être, tant pis, il prend ses responsabilités, il ira en tôle pour ça, mais ce n'est pas le problème. Le problème c'est le carburateur de la voiture. Il y a aussi ceux qui appellent en disant, je n'ai pas forcément raison, mais je vais me farcir la marque sur RTL. Donc ils savent qu'ils ne sont pas blancs dans le dossier. Il appelle : « Bonjour Monsieur Courbet, je tiens à dire que Monsieur Pichot, et il articule bien » de l'entreprise Gerneau... ». Il le répète plusieurs fois. « Arrêtez, cela devient ridicule. On va l'appeler Monsieur Pichot car vous avez donné 20 fois son nom ». Vous voyez, je suis là pour tempérer des deux côtés. Mais dès qu'il y a une petite perche qui m'est tendue pour faire un petit sketch, je la saisis.

BS : Vous disiez que animateur et journaliste était bien séparé, vous vous êtes...

JC : Animateur. Je n'ai jamais eu de carte de presse de ma vie. Je n'ai suivi aucune école de journalisme.

BS : Vous me disiez que vous étiez assez neutre dans les négociations, mais est-ce que vous ne prenez tout de même pas un parti pour l'auditeur ?

JC : Quand il a raison. Je suis neutre tant que je n'ai pas de preuve. Mais à partir du moment où effectivement, l'auditeur a 100 % raison et que par exemple hier l'avocat : « Non, ce monsieur il a été au guichet. On ne dépose pas l'argent à l'accueil. » Très bien. Moi j'ai un deuxième boulanger qui dit : « moi je vais à la même banque, on fait comme ça ». À partir de ce moment là, moi je ne deviens plus neutre du tout. Je peux même être très virulent. Quand vous avez des injustices du type mais je vous parle de cas flagrant : « j'ai emmené ma voiture à réparer chez vous, elle a disparu. Je viens pour la chercher, elle n'y est plus », « On vous l'a piquée », « Et qu'est-ce que vous pouvez faire ? » « Rien ». Donc là je sors de mes gonds volontairement.

BS : Julien Courbet, est-ce que c'est une marque ?

JC : Je crois qu'aujourd'hui oui, oui. Je crois qu'aujourd'hui c'est devenu une marque effectivement. En tout cas, cela évoque un univers. C'est à dire que c'est rentré dans le langage courant. Je n'arrête pas de croiser des gens à RTL qui me disent : « au fait, merci pour hier », « qu'est-ce que j'ai fait hier ? », « Non toi rien. Mais j'ai des problèmes avec mon chauffagiste et je lui ai dit je vous préviens je travaille à RTL avec Julien Courbet ». Mon propre voisin a dit à ma femme à la campagne ne sachant pas que c'était moi qui avait acheté

la maison : « Vous allez rien faire là. Vous n'allez pas nous faire de mur ? », « Non Monsieur, on vient d'arriver. On va tout laisser comme ça », « non car moi je vous préviens, si ça se passe mal moi j'appelle Julien Courbet » et donc elle dit : « vous savez, on va faire mieux, regardez, Julien... Monsieur pour vous éviter de payer une communication... » Voilà c'est comme ça que c'est devenu...

BS : Un concept, une marque.

JC : Oui comme Pierre Bellemare évoque le télé-achat.

BS : Vous avez mis en place différents outils aujourd'hui. Il y a le blog, rtlconso.fr, le magazine « Stop arnaque ». Est-ce que vous pouvez m'expliquer le rôle de ces outils ?

JC : Le magazine c'était vraiment... Moi à un moment donné, quand on rentre... Je suis un grand curieux. J'ai fait « Sans aucun doute » à la télé, j'ai exploité tout le secteur de la consommation et de l'aide aux consommateurs. Ensuite, on l'a fait à la radio. Et puis, j'ai été plus loin en me disant pourquoi ne pas le faire dans la presse. Ce qui est formidable, c'est que c'est à chaque fois un métier différent mais sur un secteur que l'on connaît. Donc on a des surprises mais pas trop. On connaît l'environnement et après c'est la technique. Mais la presse, j'ai découvert un truc... Pour tout vous dire que si c'était à refaire je ne le referais pas parce que la presse c'est excessivement difficile. Vous vous battez avec des groupes. Mais la presse, c'était l'impression pour la première fois d'avoir le produit de mon travail dans la main. Je ne sais pas si vous comprenez mais une émission de télé c'est complètement éphémère. C'est à dire que pendant des semaines vous travaillez avec des équipes, c'est un boulot de titan. L'émission passe, le lendemain, il n'y a plus rien, on ne vous en parle plus. Le lundi c'est fini. L'émission de radio c'est encore pire. L'émission que l'on a faite il y a quatre jours, mais qui s'en souvient ? Moi-même, je ne m'en souviens pas. Et là, vous avez un objet. Vous avez un objet qui reste. Donc, le but du jeu c'était de dire, tous ces conseils que l'on vous donne et on n'est pas dupe qui doivent rentrer quand vous êtes dans la voiture ou dans la cuisine, rentrer d'une oreille et ressortir par l'autre, on vous les met sur papier. Le net c'est un peu par obligation car à un moment donné on s'est dit que l'on ne pouvait pas ne pas être sur internet. On n'arrivait pas à trouver la clé d'entrée et c'est là que je me suis dit en lisant un jour un article dans « Stratégies » qui expliquait la baisse des audiences des musicales où il disait que les gens passaient de plus en plus de temps sur le net qu'à écouter la radio. Je me suis dit : comment est-ce que l'on peut faire pour qu'ils continuent à écouter la radio et être sur le net, bien que cela ne soit pas notre public. Notre public c'est les grands-parents de ceux qui écoutent les musicales. Si on arrive à trouver un système pour qu'ils écoutent la radio tout en allant sur le net, là c'est gagné. Voilà c'est comme ça que l'on a lancé : regarder ce que l'on est en train de vous dire.

BS : Est-ce que vous pensez que la radio et l'interactivité font bon ménage ? Est-ce que la radio est le média le plus interactif ?

JC : Oui, la radio est le média le plus interactif parce que c'est le média le plus spontané. A la radio, vous faites ce que vous voulez. C'est à dire que je vais entrer, il y a un conducteur, je ne suis pas obligé de le respecter. J'ai envie, je vous dis n'importe quoi, d'appeler x personnes, c'est une décision qui se prend en 20 secondes. J'ai envie d'aller interroger tout d'un coup quelqu'un dans le public, oui. C'est la liberté totale. La télé vous ne pouvez pas. La télé vous faites cinq pas à droite, il faut que la scripte soit au courant pour le dire au réalisateur parce qu'il n'y a aucune caméra sur vous. Vous allez dans le public, il faut un micro. Vous voyez ce que je veux dire ?

BS : Oui, oui.

JC : Vous ne pouvez pas faire tout ça. Donc la télé est très formatée. Le mieux que l'on puisse avoir c'est des jeux autour d'une table qui peuvent effectivement partir en live comme il faisait chez Fogiel. Mais se dire tout d'un coup, tiens on va appeler... Que l'on m'appelle Courbet, il doit être chez lui. On va s'amuser à l'appeler. C'est trop compliqué. La régie avant qu'elle fasse le numéro... Là c'est l'école de la spontanéité. Le fait d'avoir cette facilité à appeler n'importe qui, fait que c'est devenu un média super interactif parce que du coup les gens sont dans leur voiture et ils appellent : « Monsieur Courbet, j'ai entendu votre émission. Vous dites une connerie ». Donc ça va dans les deux sens.

BS : Donc on ne pourrait pas calquer la même émission à la télé ?

JC : On peut faire une émission comme celle que je fais mais ce sera légèrement... Il y aura des choses que l'on ne pourra pas faire.

BS : Il y a eu une tentative avec « Service maximum »...

JC : Ah non, vraiment pas. « Service maximum » ce n'est pas du tout ça. « Service maximum » pour le coup vous voyez, on en revient à ce que je disais au début, « Service maximum » c'était sensé être... On ne réglait pas les cas. « Service maximum » c'était une émission d'information consumériste. C'est à dire, attention reportage : y a-t-il trop de sucre dans votre assiette. Reportage : le scandale des syndicats. Mais plateau / chroniqueurs. Pas d'appel. Pas de spontanéité. Pas de rire. Échec, échec total. C'est justement, exactement ce qu'il ne faut pas faire. C'est justement ce que vont, excusez moi, ne le mettez pas dans votre... Mais c'est le problème de fond des gens en face de chez moi, les concurrents. C'est une émission de conso. Chaque année en début d'année, ils disent : « ah non, on ne fait pas comme Courbet. On est journaliste. Lui c'est du spectacle et compagnie. Mais le résultat est là. Nous on fait le triple. Parce que tout le monde s'emmerde.

BS : C'est du spectacle ?

JC : C'est aussi du spectacle. C'est le spectacle de la vie.

BS : Vous l'assumez ?

JC : Je l'assume complètement. C'est de la radio réalité. Moi je veux être... Vous savez, dans la rue, quand vous passez qu'il y a un attroupement, tout le monde s'arrête et crie. C'est la réalité, moi je la veux cette réalité. Je veux entendre le banquier parler, excusez-moi, comme une merde à son client parce qu'il le fait dans son bureau. Quand il n'y a pas la radio, il lui fait : « écoutez Monsieur Durand, ne vous fatiguez pas, vous ne l'aurez pas ce prêt. Si vous n'êtes pas content, vous foutez le camp ». C'est comme ça que cela se passe des fois. Un cas extrême. Mais ça je veux que cela ressorte quand c'est le cas. Je ne veux pas le créer, le provoquer, mais je veux que cela soit ça. Mais la radio, celui qui vous dit : « nous on ne fait pas spectacle », il se ment et il va droit dans le mur. Pourquoi on tourne le bouton ? On tourne le bouton parce que cette émission est plus passionnante que celle-ci. Donc c'est un spectacle. Une émission de radio se choisit comme un film au cinéma, comme une pièce de théâtre. Donc effectivement vous allez avoir un petit groupe de cinéphiles qui va préférer aller voir Fassbinder et une grande majorité qui vont aller voir le film de Debbel ou le dernier James Bond. Mais c'est quand même deux spectacles différents. Jouer du Hamlet, c'est un spectacle, jouer du Feydeau c'est un spectacle aussi. Moi je suis plus dans le Bouvard.

BS : Est-ce que c'est le rôle des médias de mettre la vie privée des gens sur la place publique ?

JC : Non, on ne met pas... Alors là je vais vous donner ma théorie. On ne met pas du tout la vie privée des gens sur la place publique. C'est les gens qui veulent que leur vie privée soit sur la place publique pour se sortir de leur histoire.

BS : C'est vous qui leur dites d'appeler ?

JC : Mais, ils ne sont pas obligés d'appeler. Moi je fais une émission qui règle des cas.

BS : J'ai des questions un peu provocantes...

JC : Pas de problème. On va prendre le problème à l'envers. Moi la question que je vous pose c'est ok, ils viennent, ils parlent de leur vie privée, c'est du spectacle de leur vie privée, j'arrête l'émission. Demain je l'arrête. Qu'est-ce que vous, vous faites pour eux ? Qu'est-ce que votre école fait pour eux ? Qu'est-ce que votre famille fait pour eux ? Qui fait quoi pour eux ? Si vous répondez à cette question, moi je l'ai dit déjà cent fois, moi j'arrête l'émission. Moi je peux faire des jeux, je peux faire un tas de choses. Qui ? Personne n'a répondu à cette question. Ni « Télé 7 jours », ni « Télé stars », ni personne. Donc aujourd'hui, pour l'instant, il y a, à un moindre mal il vaut mieux choisir celui-ci parce que l'on n'a pas trouvé mieux pour les aider. Ça c'est un. Deuxième chose, la grande différence entre moi et l'information, c'est que moi tout est fait dans la transparence totale. Il sait qu'il va passer à l'antenne. Il appelle pour passer à l'antenne, il fait une demande pour passer à l'antenne. Moi je le prends, voilà. Il y a transparence totale, votre photo est sur le blog. Maintenant, je vais vous donner

un autre exemple, le Journal de 20 h, un avion décolle de Chicago, il explose en plein vol au dessus de l'océan. À Paris, la famille attend. Il y a neuf caméras parce que l'on sait qu'il a explosé. Et puis là, vous l'avez vu cette scène, le commandant de la compagnie vient et annonce aux parents qu'ils sont tous morts. Donc il y a la mère de famille qui tombe par terre, qui s'écroulera. Là il y a un type qui dira filme. Ça, ça va passer au 13 h au 20 h et à 1 h du matin. On lui a demandé son avis à elle ? On lui a demandé si elle voulait être filmée en train de pleurer, de hurler de douleur. Non seulement, on ne lui a pas demandé mais elle va être diffusée vingt fois par jour. Et on va dire c'est de l'info. Ça c'est du voyeurisme. Parce que l'on n'a pas besoin de voir une femme rouler par terre. Ça ne change rien au problème. En train de hurler de douleur. On n'a pas besoin de la filmer sans demander son autorisation. L'avion cela ne le fera pas revenir. On peut très bien dire un avion... On mesurera quand même les conséquences. Vous voyez, c'est la différence. C'est que moi effectivement j'assume complètement que des fois on rentre dans la vie privée. Et que si une femme m'appelle et me dit : « j'ai deux enfants. Mon mari ne donne pas la pension alimentaire. Je n'en peux plus. Je ne peux pas les nourrir ». Et bien, je l'appelle. Parce qu'au bout du compte, on aura beau dire tout ce que l'on veut : c'est la vie privée, spectacle de la vie privée, on se sert de la vie privée. Au bout du compte, elle aura sa pension alimentaire. Et après, la messe, elle est dite. On peut dire ce que l'on veut. Au bout du compte, il y a un type qui s'est aperçu qu'il ne pouvait pas faire le malin et continuer à dire : « tu te démerdes avec tes deux enfants ». C'est tout. Cela se règle comme ça la communication. Uniquement comme ça.

BS : Est-ce que vous avez quelque chose à rajouter ?

JC : Non, que personnellement, j'ai eu la chance de faire énormément de choses dans ma vie que ce soit la télé, les magazines, ces deux heures du matin, c'est les plus fortes émotions que j'ai dans ma journée.

BS : Merci beaucoup.

JC : De rien.